

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

La pratique de l'esprit humain

**L'institution asilaire
et la révolution démocratique**

par

MARCEL GAUCHET

et

GLADYS SWAIN

nrf
Éditions Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1980.*

AVANT-PROPOS

L'ouvrage qu'on va lire aurait dû être une préface. En dépit des dimensions qu'il a prises, il le reste, si incongrue que la chose puisse paraître : lorsqu'il est devenu clair que nous étions en voie d'outrepasser les bornes de toute introduction concevable, nous avons choisi en conscience de persévérer néanmoins dans notre projet initial, et d'assumer l'étrangeté barbare d'une présentation sept à huit fois supérieure en étendue au texte censé la justifier, au lieu de bifurquer résolument vers l'étude autonome dont le bon sens, l'intérêt et l'usage auraient dû nous dicter le parti. Fort classiquement, on trouvera donc une première partie consacrée à l'examen du contexte, la naissance de l'asile dans les premières années du siècle dernier, en l'occurrence, et une seconde partie plus directement attachée à l'interprétation de l'opuscule d'Esquirol, Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale, que nous devons, à l'origine, plutôt introduire que commenter. L'ensemble est devenu indépendant du texte d'Esquirol, repoussé par l'extension de sa glose hors des limites du volume, et comme rejeté de nouveau dans les ténèbres extérieures par le travail qui se proposait de l'en sortir. Notre propos lui restant néanmoins étroitement associé dans son ordre et dans son intention générale, et le meurtre symbolique de l'interprété par ses interprètes mêmes répugnant à la foi historique la plus élémentaire, nous le republions à part, avec les plus significatifs des documents ci-après utilisés¹. Duplication incommode ou bizarre, certes, mais qui matérialise fidèlement du moins l'équivoque finale d'une entreprise

1. Par les soins de la Librairie des Deux Mondes (10, rue Gay-Lussac, Paris 5^e).

dont l'aberration, encore une fois, qu'on se rassure, ne nous échappe pas.

*

Si nous sommes sans l'excuse de l'inconscience, nous ne sommes pas tout à fait sans raisons ni justifications, qu'on nous permettra de brièvement présenter ici avant de les trouver mauvaises. Sur « l'accident » intellectuel qui est à l'origine de ce livre, ne nous étendons pas, mais ne nous taisons pas non plus : la croissance démesurée d'un travail qu'on croyait au départ limité et commodément maîtrisable, et qui, au fil de l'élaboration et de l'écriture, s'avère dévorant, incontrôlable en son extension, riche d'exigences, d'éclairages et de relances qu'on n'aurait pas soupçonnés. L'expérience d'échappée la plus banale, au témoignage des praticiens de la plume. Mais l'expérience aussi qu'une impérieuse tradition commande en général de surmonter : reprendre les choses en main, effacer les marques de l'embarquée, refaçonner le monstre, restructurer le propos afin qu'il ait à peu près l'air d'avoir été primitivement voulu pour ce qu'il est devenu, souffle la règle apprise. Cela afin que soient sauvées les apparences décisives de l'auteur au fait de son sujet, maître de sa pensée, en ferme pouvoir d'œuvre. L'unique à savoir par avance où il va et à dominer globalement ce qui se peut dire, à l'instar des pouvoirs en charge, de par leur situation éminente, de juger pour nous de l'avenir et d'organiser le surgissement du nouveau. Incarnations également dérisoires d'une antique illusion de puissance, inhérente en son fond à la tradition occidentale de la vérité comme toujours déjà donnée, à la rigueur dévoilée par l'histoire, mais jamais produite ex nihilo en son cours — et donc intégralement possédable, de part en part dominable —, dont le présent ouvrage s'efforce, sous un angle spécial, d'éclairer l'ultime et principal avatar et de dénoncer le désastre. Car avec l'avènement de la souveraineté démocratique, le rêve inoffensif de la théorie est sorti des livres pour se matérialiser en projet social total et alimenter la visée politique d'une maîtrise achevée, exhaustive, du destin collectif, suscitant un type inédit d'institutions dont l'asile fournit, en son ambition exorbitante et son échec constitutif, une illustration à la fois marginale et exemplaire. Un épisode limité, mais hautement significatif, de la gigantesque impuissance qui reste de deux siècles en proie à l'imaginaire du pouvoir. Quant à mettre en lumière les

errements résultant de l'inexorable faillite du projet moderne de domination sous l'ensemble de ses formes, il ne nous a pas paru inutile d'en tirer les conséquences jusqu'au plan de notre propre discours. Si doivent naître une politique et une éthique nouvelles du travail intellectuel, comme chacun en sent aujourd'hui la nécessité, contre le péril bureaucratique qui menace d'étouffer l'invention dans « l'organisation » prétendue de la recherche et sa planification, et à l'autre pôle, contre le désastre conformiste suscité par les égoocrates de la connaissance, c'est, entre autres, du renoncement à ces postures rhétoriques où s'érige un maître-savant que le devenir ne saurait mettre en défaut, et par lesquelles l'opération de pensée reconduit en son exposé la fantasmagorie d'un possible pouvoir dernier, qu'il leur faudra partir. Pourquoi n'accueillir pas l'indétermination qui traverse et constitue toute œuvre d'élucidation? Pourquoi travestir derrière la logique artificiellement définitive d'un programme d'emblée dessiné et ensuite magistralement rempli, les limites vraies à notre capacité de dominer le processus par lequel quelque chose nous devient et n'en finit pas de nous devenir intelligible? A défaut d'avoir efficacement contribué à l'invention de formes requises par cette exigence, qu'on devine en gestation d'un rapport autre du « théoricien » à son entreprise, nous voudrions à notre façon ne l'avoir point entièrement méconnue.

*

Du parti adopté, résulte une certaine manière d'écrire l'histoire ou plutôt de la mettre en perspective, dont nous souhaiterions simplement dire comment nous la comprenons. D'un côté, une reconstruction de l'histoire de l'asile inscrite dans les frontières de son acte de naissance; de l'autre côté, l'analyse, sous ses diverses faces, de la transformation de l'idée de la folie en fonction de laquelle s'est instaurée la psychiatrie, mais conduite de l'intérieur d'un texte déterminé. De part et d'autre, donc, une tentative pour déchiffrer un phénomène étendu en fonction de la contingence expressive de l'événement ou de la singularité parlante d'une démarche d'auteur. Une façon de s'élever à l'universel sans quitter le sol et comme du sein même du particulier, de l'accidentel, de l'individuel, au lieu de la mise en série, du croisement et de la décantation progressive dont on nous a enseigné à attendre de voir la vérité d'ensemble se dégager de ses douteuses manifestations de détail. Si cette inversion de la

perspective reçue s'est insensiblement imposée à nous, c'est, pour autant que nous puissions en être juges, en réponse là encore à un souci qui hante de façon diffuse, multiple, insistante, l'esprit du temps. Point de meilleure voie pour en viser le cœur que d'en avancer le terme-clé : interprétation. Car sous nos yeux ce qui change c'est tout l'ordre présidant à l'opération de comprendre. Comprendre les textes, ainsi, et c'est l'ensemble des œuvres de la tradition philosophique qu'un Léo Strauss nous dévoile n'avoir pas été lues pour ce qu'elles sont – la bonne vieille méthode de l'élimination de l'accessoire au profit de l'essentiel supposé, nous fermant en fait à l'intelligence du mouvement complexe du discours, à ses failles subtiles, à ses retours discrets sur lui-même, à ses luttes et déchirements intimes, où se dissimule le travail vrai de la pensée. Ébranlement capital, encore largement inaperçu, générateur pourtant déjà de quelques chefs-d'œuvre, eux-mêmes sans le retentissement qui leur viendra, mais destiné à bouleverser radicalement à terme la vision arrêtée de l'héritage. Tout à l'autre bout, au plus près du présent et de la prose du monde, songeons à la neuve et prometteuse réouverture de la sensibilité historique à l'événement. Pas l'anecdote vaine ou l'acte bruyant, mais vide, cueillis à la surface des affaires humaines, et détournant l'attention des structures qui véritablement pèsent et des forces qui déplacent l'ensemble, dont une critique au demeurant féconde s'est fait un repoussoir trop facile. L'événement-échantillon, où dans l'infime accroc des travaux et des jours, sans intérêt ni conséquence, croirait-on, au regard du long cours, un univers entier cependant s'est projeté en réduction, et dont le patient dépli révèle sans plus de distinction de niveaux possible l'ordre profond d'une société en quelque sorte matérialisé dans les méandres circonstanciels d'un avatar local, ou emblématisé dans l'enchaînement fortuit d'un épisode spectaculaire. Point de condensation de la trame temporelle où substance et accident, structure et symptôme s'éclairent inextricablement l'un par l'autre. Inutile enfin de s'appesantir sur l'irrécusable acquis du décryptage analytique. Chacun peut chaque jour en faire l'épreuve : il n'est pour la psychè de signification qu'incarnée, et ce n'est que dans l'indicible singularité d'une trace, d'un son, d'une marque, que se concrétise et se loge au tréfonds de l'individu la plus ordinaire des données de sa condition de sujet. L'abîme du particulier : seule voie pour l'homme par où rejoindre la vérité commune de sa nature. Hiéroglyphes du passé personnel, profusion signifiante de la rupture événementielle, sinuosités secrètes

de l'écriture : foyers épars d'un vaste remaniement du rapport entre l'universel et le singulier qui fournit son fondement à l'opération de connaissance, en passe d'ores et déjà de transformer insensiblement, au plan obscur des présupposés, les bases, la teneur et l'horizon de toute tâche de déchiffrement et de reconstitution d'un sens. L'intention ne préjuge évidemment pas du résultat : toujours est-il, et la bizarrerie relative que garde à ce jour encore la démarche empruntée justifie qu'on s'en explique, que c'est le sentiment de cette inéluctable mutation en cours qui nous a inspirés et soutenus.

*

Qu'est-ce qui nous a changés? Telle est sur le fond la question qui nous a menés, et à laquelle le présent travail voudrait apporter quelques fragments de réponse. Nous vivons sur une représentation implicite de l'homme en complète rupture avec celle que le commerce des époques antérieures nous révèle. Nous nous appuyons d'expérience quotidienne sur un sentiment de nous-mêmes dont nous discernons confusément qu'il n'a pas de vrai précédent. La différence, nous le sentons, est patente, massive — et cependant insaisissable. En quoi consiste-t-elle? D'où procède-t-elle? Devant l'interrogation, nous ne sommes pas absolument sans repères. A défaut d'idées claires ou de certitudes formées, nous savons en quels lieux, à propos de quoi, et sous quelles formes le nouveau en la matière s'est principalement élaboré. Pas le moins du monde à l'intérieur de l'activité officiellement reconnue comme « philosophie » et dans le cadre d'une réflexion anthropologique générale — non, tout à fait à l'écart, loin d'abord de la scène académique, chez les praticiens du trouble mental, à propos de l'interprétation des racines et de la place de celui-ci dans l'économie subjective et de la manière d'y remédier. La déraison dans l'homme : voilà ce au travers de quoi, à l'aube de ce siècle, la représentation de notre rapport intime à nous-mêmes a basculé. L'homme lu à la lumière de la folie : ainsi se résume la teneur de l'opération révolutionnaire d'où sortent ces singuliers concepts — dont celui d'inconscient fournit le plus parfait exemple — condensant la rupture d'identité qui nous porte et qui nous hante. Concepts à la fois chargés d'une pertinence descriptive indéniable, symboliquement forts de par l'indication de césure radicale qu'ils comportent, et fonctionnant néanmoins comme

autant de culs-de-sac intellectuels, attestés par des décennies d'orthodoxie obtuse et de piétinements stériles.

Car c'est là l'inévitable constat qui relance l'enquête en généalogie : autant il est sûr que la révolution dans l'idée de l'homme sur laquelle nous vivons a son foyer majeur dans l'œuvre freudienne, autant il nous paraît acquis que celle-ci non seulement ne nous fournit pas le langage adéquat pour la ressaisir et la mesurer, mais encore constitue un écran formidable qui, selon la formule consacrée, cache au moins autant qu'il révèle. Pur produit de l'âge totalitaire, plus franchement encore que celle de Marx agencée de part en part en forme de mythe, la construction freudienne représente la plus stupéfiante incarnation sans doute de cette synthèse perverse entre l'éclaircissement et l'asservissement dont le projet imprègne et domine l'époque : une pensée qui ne donne à penser que pour simultanément empêcher de penser (quelles que soient les « intentions personnelles », comme on dit, de son auteur, au demeurant ici passablement équivoques). Entendons bien : une pensée efficace en l'occurrence parce qu'elle a les moyens de sa secrète ambition, et qui n'assujettit à coup sûr que parce qu'elle fascine à bon droit. De l'esprit totalitaire, elle participe centralement par son ambiguïté dans l'assomption de l'histoire, par la conciliation qu'elle réalise entre une affirmation radicale de l'historicité et un déni non moins radical de l'histoire. Sentiment d'une originalité absolue du présent, insistance sur la rupture également absolue, à venir ou advenue, et devant susciter ex nihilo une société sans commune mesure avec celles jusqu'alors connues. Mais cela combiné d'autre part avec la proclamation de la fin de l'histoire, l'immobilisation dernière des perspectives du mouvement humain, l'éradication de tout au-delà temporel. Réponse à l'histoire, le totalitarisme doit son incomparable puissance imaginaire à la double possibilité qu'il offre aux individus de se concevoir pleinement d'un côté comme des acteurs historiques (et davantage, comme des géniteurs historiques, destinés à engendrer fantasmagoriquement un monde à partir de rien), et de persister rigoureusement de l'autre côté dans un refus religieux de l'histoire, dans le rêve immémorial d'un monde obéissant à un ordre fixé de toute éternité. Tous ingrédients qui se retrouvent au cœur de la révolution freudienne, dont la force tient de la même manière à sa double capacité et de permettre à ses fidèles d'assumer la rupture effectivement survenue dans l'image de l'homme et le sentiment de soi, en les constituant d'ailleurs

militants ou agents du nouveau, et de les entretenir simultanément dans l'illusion d'une vérité définitivement acquise ou formée, susceptible certes de perfectionnements réguliers (mais qui ne sait les constants progrès du matérialisme tant historique que dialectique?), source naturellement d'inépuisables débats internes et prétexte à reformulations indéfinies (mais qui connaît espèce plus disputailleuse et colossalement graphomaniacale que celle de nos théologiques exégètes d'une révélation pourtant intangible?) — vérité seulement soustraite en sa teneur ultime à toute subversion future, et promise en son vide d'horizon à l'immuable traversée des siècles. Et comme l'effet prodigieux de déculturation qu'a exercé l'œuvre marxienne procède de l'incomparable génie dominateur avec lequel elle a rassemblé en son temps les éléments de l'histoire se faisant, jusqu'à paraître la condenser toute, avantageusement suffire, et repousser du coup dans l'oubli le mouvement même dont elle s'est nourrie et qui aurait pu permettre de la dépasser, c'est aux aboutissements multiples qui s'y nouent que l'œuvre freudienne doit sa singulière capacité d'occultation du passé. Extérieure à toute tradition spéculative (alors qu'il y a Hegel derrière Marx), aucunement référente à un processus réel censé fonder le discours (alors que la lutte des classes vient de loin, même si elle ne fait juste qu'accéder à la conscience), directement construite pour apparaître comme pure invention, sans inscription, dette ni racines, et par conséquent sans au-delà concevable — parfait commencement qui est en même temps indépassable terme —, l'œuvre freudienne laisse même moins d'échappatoires encore que son homologue à l'adhésion totalitaire. Car c'est par là exactement, au travers du rapport ambigu de cristallisation et d'oblitération qu'il instaure avec le passé, que le discours fonctionne efficacement comme dispositif à capter et à inhiber la pensée. Tissée du déni de l'histoire qui l'a produite en même temps qu'en rassemblant les résultats, agencée au plus profond de manière à couper au lecteur la route de ses propres origines en même temps qu'amenant au jour leur clé rétrospective, la construction freudienne reste le prototype à ce jour indépassable de cette création inouïe des temps modernes, la machine perverse à susciter du disciple et à enfermer dans une répétition irrémédiable — parée de toutes les grâces du bel esprit, sublime dans la variation précieuse sur le thème du « retour à Freud », ou sinistre d'indigence scolaire, c'est sans importance aucune. Sur la réussite ravageante du mécanisme, inutile d'épiloguer, chacun l'a sous les yeux. Le

phénomène ne déroge pas à la règle du retournement de la visée politique en son contraire qui, depuis l'aube de l'âge démocratique, piège l'entreprise humaine, intellectuelle ou sociale : une fois encore, la servitude sera sortie du projet d'émancipation, une fois encore, la volonté des lumières aura débouché sur un gouffre d'obscurantisme.

Recomposer le sens de la mutation anthropologique qui nous a insensiblement séparés de nos prédécesseurs exige par conséquent qu'on s'arrache au langage monopolistique et aliénant qui nomme la nouveauté, la symbolise et sûrement nous la dérobe. C'est-à-dire implique, contre le déni de l'histoire, de retrouver le fil de la continuité historique. Pas d'autre voie pour défaire le mythe totalitaire et l'écran intellectuel, que la réinsertion de cela, doctrine et pratique, qui se prétend n'être pas issu du devenir (aux précautions d'usage près, quelques pâles antécédents « préhistoriques » fournissant à bon compte une généalogie peu compromettante), dans le processus qui l'a rendu possible et suscité. Disons en psychanalystes que l'accès de la profession à l'état adulte requiert le renoncement à ce qui demeure l'obsédante théorie sexuelle infantile de nos praticiens sans illusion, paraît-il, sur rien : l'auto-engendrement magique de leur discipline. De ce point de vue, l'entreprise amorcée par Michel Foucault avec son Histoire de la sexualité nous semble essentiellement juste et nécessaire — quelque réserve que nous puissions par ailleurs nourrir quant au contenu de la reconstruction qu'il propose. Soustraction de l'homme à lui-même en dépit de sa possession réfléchie de lui-même, aliénation constitutive, division subjective, séparation énigmatique de la psyché d'avec son support vivant : tout cela qui débouche au jour dans les découvertes de l'anthropologie psychanalytique n'est pas plus tombé du ciel qu'il ne résulte d'une de ces « révolutions », conscientes d'elles-mêmes et en pleine possession de leur projet, dont nos contemporains affectionnent tant la fantasmagorie instauratrice.

Non qu'il s'agisse d'effacer l'événement. L'histoire emprunte, entre autres, le chemin des révolutions. S'il y a eu une Révolution française et une Révolution russe, pourquoi n'y aurait-il pas eu, en effet, une « révolution » freudienne? Et il y en a assurément une, tenant un peu, à l'instar justement de la Révolution française, à la conjonction circonstancielle d'une série de facteurs chacun en eux-mêmes essentiels, et dont l'explosive potentialisation mutuelle n'a pas peu contribué à créer l'un de ces remarquables effets de commen-

cement au travers desquels l'histoire paraît repartir d'une origine nouvelle et devenir soudain consciente de son dessein. Révolution, seulement, dont les tenants et les aboutissants, les raisons, la teneur véritable et la portée ne nous sont présentement pas plus clairs que la signification effective de la Révolution française ne pouvait l'être pour ses acteurs ou pour ses héritiers immédiats, et n'ont d'ailleurs qu'à peine encore été interrogés — le seul à s'être authentiquement mesuré au problème, plus indirectement hier avec l'Histoire de la folie, centralement aujourd'hui avec l'Histoire de la sexualité ci-dessus évoquée, étant à notre connaissance Michel Foucault, auquel quiconque reprend désormais la question doit d'avoir conféré sa dignité théorique au sujet. Cette obscurité constituante de la rupture historique, la révolution psychanalytique précisément la dénie, et c'est en cela qu'elle est typique de son temps, qu'elle participe à plein de la logique du totalitarisme. Car le propre des révolutions totalitaires de notre siècle, c'est d'avoir été conduites par des partis révolutionnaires réglant leur action sur une science dernière de l'histoire, prétendant n'ignorer rien de la nécessité à l'œuvre derrière leurs entreprises et tout savoir de la société nouvelle devant en résulter. Ambition exorbitante d'une pleine maîtrise du sens de son action dans l'histoire, qui est refus radical de l'histoire, de l'écart et de l'excès de sens par rapport à elle-même que comporte toute entreprise individuelle ou collective du fait de son immersion dans le devenir — refus de l'inconscient dans l'histoire, de cet inconscient autre qui fait que, lorsque nous parlons par exemple d'inconscient au sens individuel courant du terme, nous parlons d'autre chose, inépuisablement, que ce dont nous croyons parler. Osons hérétiquement soutenir qu'il n'y a guère plus de rapport entre ce que pense faire aujourd'hui un psychanalyste et ce qui apparaîtra d'ici seulement quelques décennies comme la vérité ignorée de sa pratique, qu'entre le discours jacobin de 1793 et le fruit politique effectif de la Révolution française, ou qu'entre, horresco referens, le programme du parti bolchevik et la réalité de l'État soviétique dès son premier jour. Trivialités qu'en bonne logique on croirait acquises depuis cent cinquante ans et dont il faut pourtant constater, non sans stupéfaction, qu'elles restent polémiques et sulfureuses en regard de l'étrange régression de la conscience historique qu'a connue notre époque, et qui a permis l'épanouissement de ce double déni des bornes de l'invention humaine : déni de ce qu'elle s'insère dans la continuité d'un passé qui la conditionne; déni de ce qu'elle s'ins-

crit dans l'horizon d'un avenir qui la promet au dépassement et lui signifie qu'elle se méconnaît pour l'essentiel. Plus que jamais, dans ce contexte, l'histoire s'avère l'arme par excellence de la critique politique. Ramener l'événement visible dans la ligne du travail multiforme, séculaire et souterrain auquel il tient par toutes ses fibres : seule façon d'entamer l'effet de fascination que suscite la fiction de la rupture pure, et qui se monnaie en vacuité psittaciste. Seule façon de rétablir les chances minimales d'une réflexion vivante sur ce sujet point absolument dépourvu d'intérêt, et qu'il ne faut pas hésiter à nommer à l'ancienne : qu'en est-il de la nature de l'homme? Problème dont l'approche et les bases ont été complètement renouvelées, on le sent, par l'explosion intellectuelle dont la question restreinte de la thérapeutique des névroses a été le prétexte et le support autour de 1900, dévoilant d'un coup, à propos d'un type particulier de formation pathologique, la scission structurelle du sujet, son mode d'institution comme sujet dans un procès personnel de développement, sa désinsertion spécifique des lois de l'espèce (l'être pour qui la sexualité ne va pas de nature), et les principes de sa transformation possible. Mais problème que le langage d'affirmation militante, d'incantation fondatrice et de cristallisation confuse en lequel s'est projetée une déchirure historique fort peu au fait d'elle-même, en réalité, ne permet aucunement de traiter ou seulement d'aborder. Problème dont le renouvellement réel ne commencera à se faire sentir dans toute son ampleur qu'une fois l'épisode de la subversion freudienne resitué dans sa généalogie directe, raccroché à ses antécédents invisibles, compris dans l'évolution d'ensemble de la société où il s'est produit. C'est en vue de ce programme, et dans le dessein de lui apporter un début de contribution que le présent ouvrage s'est finalement développé.

Notre sentiment, en effet, est que le mouvement ici vient de loin, et que la rupture anthropologique aussi incontestable qu'incertaine sur laquelle nous vivons constitue l'aboutissement visible d'une grande transformation engagée de fort longue date et strictement inséparable de la grande transformation qu'a connue dans le même temps la société occidentale. Le visage inconnu qu'en est venu à prendre pour nous le sujet est à la mesure directe de l'absolue spécificité, à l'échelle de l'histoire entière, où sa dérive moderne a conduit notre société. Ressaisir et comprendre ce qu'il y a de plus profondément inédit dans notre représentation implicite ou diffuse de l'homme, ce ne peut être, à notre sens, que réfléchir sur l'éclairage

proprement inouï que jette sur le fait personnel l'ordre sans précédent de notre univers démocratique-individualiste-étatique-historique-capitaliste (autant de faces, en fait, d'une seule et même chose). Ce que nous ressentons comme intime dépossession, séparation d'avec une part absente de nous-mêmes, n'est que la réfraction dans l'espace interne, paradoxalement, de la vocation à l'autonomie qu'une collectivité a été amenée pour la première fois à reconnaître à ses membres. Le devenir-autre pour nous-mêmes qui caractérise le renversement de nos perspectives anthropologiques est la face privée du processus qui, dans l'espace public, défaisant la soumission aux dieux, l'inclusion dans la communauté, la dépendance politique, nous a procuré, au titre de base nouvelle de l'édifice social, la souveraineté individuelle. Ce qui se répercute, sur le versant pratique, sous forme de cet autre paradoxe : l'homme devenu socialement indépendant et suffisant est d'autre part l'homme sur lequel une prise transformatrice devient possible. Accédant à la propriété politique de lui-même, l'individu s'ouvre simultanément à une action de l'autre susceptible d'efficacement mouvoir ses plus secrets ressorts, et seule adaptée à sa propre impuissance psychique sur lui-même. L'émancipation extérieure se retourne en dévoilement d'une servitude intime, et la dissolution des liens contraignants avec autrui révèle une obligation de passer par l'autre pour agir sur soi. Le moment étroit sur lequel nous avons concentré notre attention est très précisément celui, charnière, où, dans le choc en retour de l'événement révolutionnaire, corrélativement à la reconquête effective de ses droits « naturels » par l'individu, et sur la base du remaniement entier du rapport de soi avec soi comme du rapport de soi avec l'autre qui en est résulté, a concrètement commencé d'advenir semblable pratique de l'esprit humain².

A la vérité, l'entreprise et la visée, telles qu'elles émergent en ces années 1800, à l'aube de la société bourgeoise, ne sont pas absolument sans précédent ou sans préfiguration. Il en est au moins une, pratique, très antérieure, dans la lignée de laquelle il convient de les situer : la pédagogie — l'une des inventions assurément, là encore, qui signent le plus radicalement l'originalité de notre culture. Et d'autant plus s'impose-t-il de les relier, en dépit des deux siècles qui les séparent, qu'elles marquent deux moments-clés d'une même

2. Expression qui fait directement écho au titre d'un ouvrage de Robert Owen, *The Revolution in the mind and practice of the human race* (1849), que nous aurons plus loin l'occasion de croiser.

histoire, l'histoire du sujet, autre nom, sur une autre scène de l'histoire, de l'individu, le moment de naissance du sujet de raison avec la pédagogie, et le moment de crise du sujet réfléchi avec le « traitement moral » des aliénistes, ouvrant la voie à la constitution de ce qui nous est devenu le sujet psychique, sans avoir trouvé vraiment encore son concept. La singularité profonde de la pratique occidentale moderne de l'homme, formatrice ou transformatrice, est à la mesure de la spécificité de la représentation de l'identité personnelle élaborée dans le même temps. Depuis le départ, le dégagement de cet insécable noyau de conscience et de volonté, devenu foyer d'une indicible particularité, s'est accompagné d'un surgissement continué d'entreprises visant la cible de la sorte mise en évidence. Et peut-être, après tout, est-ce au travers de sa projection dans l'ordre pédagogique qu'on discerne le mieux ce qu'a pu signifier comme révolution dans la culture la promotion philosophique du sujet de la connaissance. En lieu et place d'un apprentissage fondé sur le mouvement de l'élève vers le maître, sur l'initiative identificatoire, la participation latérale, l'imprégnation anonyme, la spontanéité mimétique, sans le moindre souci des opérations par lesquelles il accède à ce qu'il s'agit de lui transmettre, l'organisation du collège impose l'inscription calculée dans un plan d'études progressif, défini en fonction d'aptitudes supposées, foncièrement sélectif en son intention et de part en part axé sur le contrôle des mécanismes cognitifs individuels et des étapes du processus d'acquisition. Conversion du projet éducatif qui en dit plus long en un sens sur le passage d'une entente de l'humain à l'autre, sur le principe autonome d'activité qu'on en vient à reconnaître au cœur de l'individualité pensante, que n'importe quel traité de philosophie. C'est là que pour la première fois sans doute, en liaison avec la « découverte » de la différence enfantine, l'esprit humain est devenu l'objet d'une pratique spéciale, se proposant expressément pour but d'en pénétrer les ressorts afin d'en diriger la marche et le contenu. C'est là, au reste, dans le microcosme scolaire, que se sont forgés un certain nombre de préceptes ou de méthodes que l'on va retrouver, portés à une puissance supérieure, dans le microcosme asilaire : à commencer par l'impératif d'isolement comme condition pour exercer une influence déterminante sur l'individualité de la sorte dégagée de son milieu naturel, jusqu'à la règle de programmation des existences comme moyen de former les âmes. La différence, toutefois, qui nous fait maintenir le double tournant

des années 1800 en matière d'approche de la folie — avènement de l'asile et émergence du traitement moral — comme moment vrai de la naissance d'une pratique de l'esprit humain, c'est que c'est à nu, d'abord, que celui-ci s'offre désormais à la prise, c'est que c'est ensuite à une action de re-formation qu'on peut prétendre à son endroit, les limites qui contenaient essentiellement l'ambition pédagogique s'évanouissant avec le nouveau visage de la subjectivité obscurément révélé par le triomphe politique de l'individualité. L'entreprise scolaire s'attache en son centre au développement des facultés cognitives, c'est-à-dire concerne surtout la part impersonnelle, abstraite de l'individualité — en dernier ressort, la raison, ce qui par excellence est pareil en chaque homme. En la personne du fou, c'est celui-ci et nul autre, l'incomparable, absolument mis en lumière dans sa singularité subjective par l'égaré qui le retranche de ses semblables, que l'on s'efforce d'atteindre; c'est l'intimité du moi, le point dernier de proximité où l'on se sent soi qu'on cherche non seulement à mouvoir mais à pénétrer. Ce qui n'a pas lieu pour rien d'ailleurs au moment où le dégagement spéculatif de la catégorie du moi parvient, avec l'idéalisme allemand, à l'extrémité de sa courbe inventive. Dans le temps ainsi où la philosophie achève son parcours créateur, une autre histoire commence, balbutiante, en un lieu écarté, à la fois héritière de la tradition de l'identité subjective et grosse d'entrée d'une subversion de l'être réfléchi. Et lorsque, d'autre part, le projet pédagogique, dans son contenu classique, s'étend à la formation de la personnalité entière, le mode d'action de l'environnement approprié à ce dessein qu'il suppose demeure de l'ordre d'une pesée insistante et explicite de la règle sur un être auquel il s'agit d'apprendre, que ce soit par la contrainte ou par la persuasion, à se dominer et conduire en conscience. Alors que la visée qui va exemplairement s'épanouir dans le cadre asilaire contourne et abolit le postulat d'autonomie qui bornait le travail d'éducation (apprendre à l'enfant à être conforme, mais en posant que c'est de lui seul, de son propre mouvement intérieur, que peut venir la conformité). L'organisation de la machine thérapeutique va se déployer en vue de l'exercice d'une influence parfaitement concertée de la part du maître du dispositif, et d'autant plus intégralement efficace sur la personne de l'aliéné qu'elle se déroule intégralement à son insu, immergé qu'il est dans un monde où tout est conçu pour l'orienter sans qu'il s'en rende compte, traversé qu'il est par une loi qui le recompose de part en

part tandis qu'il se contente de l'agir. Prétention exorbitante à la saisie complète et à la production totale de l'individualité qu'a certes puissamment préparées la pensée empiriste et sensualiste du XVIII^e siècle, mais qui n'a pu prendre corps de système institutionnel effectif qu'en fonction du rapport gestionnaire inédit du pouvoir avec la société (et de tout pouvoir avec toute micro-société) instauré par la révolution démocratique.

*

Voici donc les deux aspects symétriques de la genèse d'une pratique de l'esprit humain dont on trouvera l'examen dans la suite : la mise en place d'une machine à s'emparer des êtres et à engendrer de l'humain, et l'invention des règles permettant de se frayer un chemin au sein de l'individu jusqu'au point où il s'échappe à lui-même et d'agir sur lui en jouant de sa propre division — à la fois en dépit de lui-même et en se conciliant son concours. Il s'est produit un phénomène de cristallisation fort étrange, sur quelques années, en ce tout début du XIX^e siècle, à l'intérieur du minuscule microcosme psychiatrique (quelques centaines de personnes à Paris, cinq mille au plus pour la France entière, contre cent mille au moins un siècle plus tard : croissance qui fait partie du phénomène), et qui, mêlant en un creuset imprévu des éléments d'apparition récente et de rang disparate, a constitué potentiellement la folie en révélateur anthropologique central. Il se trouve que l'exigence médicale de ramener l'ordre au sein d'un esprit dérégulé a rencontré de front le projet de pouvoir issu de l'irruption de la souveraineté du peuple, et lui a offert une occasion unique de se déployer sous une forme achevée, érigeant littéralement l'asile en laboratoire politique. Avec un double résultat : la mise en évidence précoce des limites de la puissance sur l'homme, donnée de grande conséquence pour la suite, puisque imposant une sophistication considérable à toute démarche d'intention transformatrice, et lui enjoignant en fait de partir d'un constat premier d'impouvoir; mais aussi la production institutionnelle d'une proximité et d'une similitude du fou qui ont radicalement modifié la lecture de sa différence et décisivement contribué, sur un plan infra-structurel, à une interpénétration du normal et du pathologique qui n'a pas fini de bouleverser l'intelligence de l'un et de l'autre. Il se trouve, d'autre part, que la révolution du rapport à soi contenue dans la restitution de l'individu à lui-même a rencontré dans la vivante

MARCEL GAUCHET

GLADYS SWAIN

La pratique de l'esprit humain

**L'institution asilaire
et la révolution démocratique**

Pouvoir social, pouvoir subjectif ; puissance sur l'autre, disposition de soi : rupture visible et bouleversement insensible, c'est de concert, indissolublement, aux origines de notre monde, que le lien collectif et le rapport de soi à soi se sont trouvés transformés. Le retour démocratique de la souveraineté entre les mains des hommes est allé strictement de pair avec un ébranlement secret, chez chacun de ces individus politiquement émancipés, des bases et des repères de sa possession de lui-même.

C'est à l'élucidation de certaines des voies et des formes qu'a empruntées, à l'aube du siècle dernier, cette réinvention fondatrice de l'univers humain-social que le présent ouvrage est consacré. Il s'attache au point privilégié de réfraction où la face manifeste et l'arrière occulte du changement se sont simultanément projetés et conjoints : la pratique de la folie.

Absence à autrui et étrangeté à soi, la folie a joué à la fois comme révélateur des virtualités nouvelles inscrites dans le pouvoir de la société sur ses membres (folie qu'on entreprend de traiter), et comme révélateur de la crise intime de la maîtrise consciente (folie qu'on s'efforce de penser).

L'asile, laboratoire politique où s'est déployé précocement et comme nulle part ailleurs l'exorbitant système substitutif qui s'est avéré, depuis, être partout la vérité cachée de la puissance de production d'eux-mêmes recouverte par les hommes contre les dieux. L'aliéné sans plus de liberté vis-à-vis de lui-même en dépit de sa présence à lui-même : l'être qui a radicalement déplacé les termes de fait dans lesquels aborder la question de la domination subjective. Ce que montre une lecture minutieuse d'un texte clé de la période.

Expropriation de tous en vue du bien commun, destitution en nous du maître intérieur : une seule et même remontée en direction du lieu obscur où se sont noués, en un moment charnière de l'incorporation de la déraison, portée par la dynamique égalitaire de l'Occident moderne, quelques-uns des fils sensibles de notre destin.

